



Isabelle Gimbault

FLORA DE LA FORÊT

Extrait offert

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Isabelle Gimbault 2018

Les Sylves de Flore

Les terres de la famille Reynans étaient trop étendues pour être clôturées. Néanmoins, l'on avait l'habitude d'y accéder par un ancien et majestueux portail en fer forgé, encadré par deux imposants pilastres. L'on pouvait lire, sur l'une des deux colonnes, le titre d'une épigraphe, burinée dans la pierre, que le temps avait en partie dégradée : Les Sylves de Flore.

Au fil des ans, les gens du pays prirent l'habitude de dénommer ces terres le domaine des Sylves ou, plus simplement, le domaine. Elles se déployaient sur deux cents hectares, constitués surtout de forêts, mais aussi de friches, de prés et de jardins cultivés. Elles accueillait une gracieuse maison de maître qui avait été construite au milieu du XVIIIe siècle et que certains appelaient, abusivement, le manoir. Cette demeure avait toujours appartenu à la famille Reynans. Le visiteur, après avoir franchi la haute grille et suivi une allée bordée de tilleuls centenaires, atteignait une aire pavée où l'on avait l'habitude de garer les véhicules. À cet endroit, un talus, coiffé par une haie de viornes, d'aubépines et de lilas, dissimulait la vue sur la grande maison. Il fallait emprunter un chemin qui grimpait jusqu'à la rangée d'arbustes, contourner ces végétaux, pour découvrir alors la bâtisse qui se dressait, mystérieuse, au milieu d'une opulente nature. Elle dévoilait sa façade nord, immuable, avec son porche central, orné de volutes en métal, qui protégeait une lourde porte d'entrée.

La face sud surplombait une large terrasse bordée d'une balustrade en pierre, patinée par le temps, où se succédaient de grandes jardinières en terre cuite de Toscane qui accueillait divers arbustes d'ornement. Une pergola en fer forgé, relativement récente, supportait une robuste vigne vierge, dont les tiges vaillantes se mêlaient à celles des rosiers grimpants et des lumineuses clématites bleues. Cet entrelacs formait, à la belle saison, une voûte de feuillages d'où pendaient, çà et là, des ramilles fleuries. Lorsque la brise venait troubler ce faîtage végétal, suscitant quelques trouées vacillantes, les rayons du soleil en profitaient pour s'infiltrer et répandre dans l'ombrage diffus des centaines de diamants fugaces. Non loin de cet endroit naissait une source limpide, contenue par une vasque adossée à une paroi moussue. Le muret de cette fontaine retenait l'eau qui, souvent, débordait et allait se répandre dans un bassin inférieur et peu profond où elle prenait alors une teinte glauque. Là était le règne de plantes aquatiques, des rainettes, salamandres et autres animaux singuliers. En été s'élevait un parfum fade qui se mêlait aux senteurs de menthe et de terre mouillée.

Plus loin, un parc, ponctué de massifs fleuris, offrait la fraîcheur et l'élégance des jardins anglais ou prenait, par endroits, des airs de campagne toscane. Cet agencement ne suscitait pas un mélange discordant, mais dénotait beaucoup de délicatesse et dégageait un charme insolite. Un ruisseau nonchalant traversait ce lieu puis allait rejoindre les prés, vers le couchant, où somnolaient des étangs. Pour atteindre ce jardin, depuis la terrasse, l'on devait descendre quelques augustes marches et suivre une allée pavée, surmontée d'une tonnelle assaillie par une vigoureuse glycine. Puis, le chemin se séparait en trois. Tout droit, il menait vers l'épaisse forêt. À gauche, il partait vers l'est rejoindre les communs, l'écurie, ainsi qu'un potager et un verger généreux, puis il bifurquait et allait se perdre dans les profondeurs des bois. À droite, il s'amenuisait en direction des friches et des prés, où paissaient quelquefois des chevaux. Cependant, dans ces espaces de liberté, les voies se faisaient rares et inutiles.

Une ancienne dépendance du domaine s'étirait en longueur, parallèle à la façade est de la maison de maître. Elle avait été rénovée afin d'abriter deux logis, séparés, au rez-de-chaussée, par un couloir commun. Et l'un d'eux était destiné au garde particulier.

Première partie

Il faut aller si peu, mais si peu au-delà...

Patrice de La Tour du Pin

I. Vers d'autres horizons

Le jour commençait à poindre. L'automne déployait ses ultimes teintes flamboyantes, écrasées par de lourds nuages qui courraient dans le ciel tourmenté. Johannes était affairé à charger dans sa fourgonnette des bagages, des paquets de diverses tailles, ainsi qu'un petit mobilier disparate et si modeste qu'il pouvait tenir dans le coffre de sa Renault 4 L. Il était sur le point de quitter la région dans laquelle il avait vécu depuis plusieurs années et s'apprêtait à prendre la route pour se rendre dans une contrée qu'il connaissait à peine. Cependant, il abandonnait sans regret ses habitudes, ainsi que son métier de garde-chasse qu'il n'avait jamais réussi à apprécier pleinement. Mû par le désir de changer d'horizon, il pressentait qu'il allait s'établir pour un long moment dans le village de Levansol où il était attendu pour un rendez-vous professionnel.

Quelques semaines plus tôt, il était tombé sur une offre d'emploi qui avait retenu son attention. Le propriétaire d'un grand domaine, M. Reynans, recherchait un garde privé. Il exigeait aussi des connaissances plus poussées ayant trait, en grande partie, aux sciences naturelles. Johannes fit acte de candidature et adressa donc à l'intéressé une lettre de motivation. M. Reynans lui téléphona bien vite et, après un entretien à distance, l'invita à se rendre au domaine en lui faisant comprendre qu'il avait de fortes chances d'être engagé.

Johannes arriva à Levansol en tout début de soirée. Il gara sa camionnette sur une place déserte, bordée de tilleuls dénudés. Une fois hors de son véhicule, il apprécia le calme du crépuscule et la solitude du lieu. Il se dirigea ensuite vers la lumière ouatée qui émanait d'un modeste bar. Il pénétra dans le café où des volutes de fumée bleue ondulaient dans l'espace. Deux clients, installés à une étroite table, jouaient à la belote. Une personne, derrière le comptoir, posa sur le nouvel arrivant un regard interrogateur en guise de bienvenue. Johannes le salua et s'enquit sur la route à prendre pour rejoindre les Sylves de Flore. L'homme, plutôt laconique, lui donna des indications assez nébuleuses. Johannes s'apprêtait à demander davantage de précisions lorsqu'il vit émerger d'un angle sombre de la pièce, un personnage très élégant qui se dirigeait vers lui. La présence de ce dandy contrastait avec le lieu, que les éclairages blafards des plafonniers rendaient plus ordinaire encore. L'homme, qui avait entendu les paroles de Johannes, lui proposa de le suivre, car il comptait, lui aussi, aller chez M. Reynans. Il régla sa consommation, salua le patron, qui lui lança :

— Au revoir Christian. La prochaine fois, n'oublie pas de changer d'habit avant de venir chez nous ! On n'est pas chez Maxim's ici !

Les deux hommes sortirent, sous les ricanements des joueurs de cartes. Une fois dehors, l'inconnu se tourna vers Johannes, qui l'observait d'un air étonné.

— Mon vêtement vous surprend ? C'est vrai, il jure un peu avec l'endroit.

Johannes sourit, comme pour acquiescer. Le dandy émit un rire bref et se justifia :

— Je suis musicien. Je reviens de la ville de M où j'ai donné un concert. Et je n'ai pas eu le temps de me changer... ou peut-être que je n'avais pas envie de le faire. J'avais un rendez-vous, dans ce boui-boui, avec une fille du village... Je suis arrivé à l'heure et pourtant je l'attends encore. Je dois me rendre à l'évidence, elle m'a posé un lapin.

Il se mit à rire franchement avant de continuer, d'un air badin et désinvolte :

— Mais, comme on dit si bien, une de perdue, dix de retrouvées !

Johannes l'accompagna jusqu'à son véhicule. La carrosserie noire et lustrée de cette luxueuse voiture, rangée sur la place, reflétait les lueurs diffuses du soir. L'homme s'y enfonça, démarra et attendit Johannes qui s'apprêtait à le suivre avec sa Renault 4 L. Au bout d'un bon kilomètre, ils quittèrent la route asphaltée et empruntèrent un chemin de terre. De part et d'autre, Johannes discernait, parmi les ténèbres bleutées, quelques lumières disséminées provenant de rares habitations perdues dans les bois. Elles apparaissaient de manière sporadique puis s'évanouissaient derrière les silhouettes découpées des arbres, d'un noir plus soutenu que celui de la nuit. Deux imposants pilastres, qui encadraient une majestueuse grille béante, furent soudain éclairés par les faisceaux des phares et se profilèrent dans la pénombre, l'espace d'un instant. Une large allée guida les voitures jusqu'à une aire dégagée, située en contrebas d'un talus, surmontée d'une haie d'arbustes à demi dégarnis.

Johannes, un peu fourbu, sortit de sa fourgonnette. Il sentit alors un vent frais et amical lui caresser le visage, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Il resta debout, à profiter du grand air qui soulevait les feuilles mortes dans un bruissement léger. Il fut très vite rejoint par son guide qui le précéda et continua d'un pas alerte. Ils grimpèrent le coteau, dépassèrent la haie et se retrouvèrent devant un écrin de nature assoupie et en partie dénudée. Au milieu, se dressait, comme dans un songe, une élégante bâtisse que la lune dardait de ses rayons opalescents. Il émanait de cet endroit une étrange mansuétude qui captiva d'emblée l'âme de Johannes.

Quand ils atteignirent le seuil de la demeure, le dandy annonça :

— Comme vous devez vous en douter, nous voilà arrivés chez M. Reynans. Voici l'entrée. Je suppose que vous n'êtes jamais venu ici... Vous comptez y rester quelque temps ?

— Je ne sais pas encore, peut-être plusieurs années, si tout se passe bien... Je pense être embauché comme garde particulier.

— Ce serait une bonne chose que de travailler pour M. Reynans. Mais, on parle sans s'être présentés : je m'appelle Christian, je vis ici une partie de l'année.

L'homme serra la main du nouveau venu d'un geste franc et cordial.

— Moi, c'est Johannes. Je vous remercie de m'avoir si aimablement guidé.

— Mais de rien... Vous devez sonner là. C'est l'entrée principale. Je vous retrouverai peut-être plus tard.

Il longea la façade et disparut à l'angle de la demeure. Johannes contempla un instant la solitude de la nuit, nimbée d'une clarté opaline. Il consulta sa montre qui indiquait dix-huit heures, constata qu'il était en retard, posa son doigt sur la sonnette et patienta, tout en explorant du regard l'auguste porte d'entrée sur laquelle pendait un antique

heurtoir en laiton. Enfin, quelqu'un vint lui ouvrir. Johannes se présenta, expliqua le motif de sa présence. L'homme, qui ne semblait pas être le propriétaire, l'invita à pénétrer dans la demeure. À l'intérieur régnait une ambiance chaleureuse et singulière. Le grand hall d'entrée donnait sur un séjour où un luminaire, posé sur un buffet en noyer, dégageait une lueur feutrée. Un parfum de bois ciré flottait dans l'air, discret, mais tenace. Johannes suivit l'homme jusqu'au salon, qui était meublé avec élégance. Un large canapé, d'un blanc satiné, ainsi que des fauteuils assortis, accueillait toutes sortes de coussins qui formaient des camaïeux de tons clairs. Johannes fut invité à s'installer et à attendre M. Reynans qui n'allait pas tarder à arriver. Une fois seul, Johannes, qui avait conduit une grande partie de la journée, profita de cette tranquillité et du confort de son assise pour détendre ses membres engourdis.

Un effluve d'iris, à peine perceptible, s'éleva. Johannes se complut à respirer ce parfum subtil, tout en inspectant la vaste pièce, emplie d'une atmosphère sereine et intemporelle. Sur les tentures crème, encadrant les hautes fenêtres, dansaient de pâles arabesques florales. Le sol, couleur ivoire, était recouvert, par endroits, de tapis aux tons sable sur lesquels s'enchevêtraient de discrètes volutes. Au fond trônait un majestueux piano à queue blanc. Johannes se dit alors, comme s'il s'était agi d'une évidence, que cet instrument de musique ne pouvait, en ce lieu, qu'arborer cette couleur. Son esprit devenait quelque peu indolent. Il se mit à songer à tout ce qui avait constitué sa vie jusqu'à ce jour. Et il éprouva un sentiment de vacuité. Il n'arrivait pas à analyser ce ressenti, maintes fois rencontré au cours de son existence, qui représentait pour lui quelque chose de nébuleux et de pénible et qu'il ne pouvait sonder clairement. Ses pensées se fixèrent ensuite sur l'instant présent. Il avait plus d'une heure de retard et il craignait une réaction défavorable, voire hostile, de la part de M. Reynans. Il réfléchissait aux conséquences préjudiciables de cette situation, lorsqu'il entendit une voix qui le fit tressaillir. Un homme, sûrement le maître des lieux, lança un « bonsoir monsieur » à la fois affable et déterminé. Johannes se redressa vivement, retrouvant une attitude plus convenable. Un peu confus, il se présenta et formula des excuses. Mais M. Reynans ne parut pas prêter attention à son retard et n'insista pas davantage. Il proposa au nouvel arrivant de le suivre.

Ils quittèrent le salon, traversèrent la salle à manger, atteignirent un grand corridor d'où s'élevait un escalier en marbre, flanqué d'une altièrre rampe en fer forgé. Ils n'empruntèrent pas ces degrés, mais pénétrèrent dans une vaste bibliothèque, située au rez-de-chaussée. M. Reynans s'installa devant son bureau et invita Johannes à s'asseoir en face de lui. Il énuméra les qualités qu'il attendait de la part de son futur garde particulier. Ce dernier allait, bien entendu, devoir effectuer un travail de gardiennage, mais il devrait aussi s'occuper du maintien des terres boisées du domaine, en grande partie sauvages, ainsi que de l'élagage et de la coupe éventuelle de certains arbres... Toutefois, M. Reynans précisa que la plupart de ces tâches spécifiques ne représenteraient pas une lourde charge. En effet, il désirait laisser la forêt se régénérer d'elle-même, car, expliqua-t-il, la nature n'avait pas attendu la main de l'homme pour prospérer et trouver un équilibre stable. Il n'aimait d'ailleurs pas que l'on s'employât à débroussailler et à défricher intempestivement les zones boisées. Il proposait de laisser les plantes et les arbres se développer de façon spontanée, refusant tous les procédés qui s'apparentaient à la sylviculture. La forêt du domaine, qu'il qualifiait de climacique, n'avait nul besoin d'être ainsi gérée. En de nombreux endroits, elle avait atteint une

biomasse maximale en parfait équilibre. M. Reynans déplorait que les hommes intervinssent de façon excessive sur les milieux forestiers, car cela causait de grands dérèglements, un appauvrissement de la diversité végétale et animale, et engendrait maladies et pullulations d'insectes. Enfin, il affirma qu'il s'opposait à la coupe méthodique des arbres morts, pratique qui relevait d'une certaine ignorance des écosystèmes. Ce bref exposé convint à Johannes qui n'avait pas l'habitude d'entendre de tels propos, même dans les milieux concernés par l'environnement, en cette fin des années 1970.

M. Reynans ferma cette parenthèse et reprit la suite du programme. Il comptait sur son futur garde pour réaliser, avec sa collaboration, un travail d'exploration et de recensement de la faune et de la flore du domaine. Il coopérait régulièrement avec un groupe de scientifiques et de naturalistes et désirait être secondé par son nouvel employé.

Johannes prit ensuite la parole. Il évoqua ses précédents métiers, énonça ses motivations et rejoignit M. Reynans au sujet de la gestion et de la protection des milieux naturels. Le maître des lieux, conquis, s'assura enfin que Johannes savait monter à cheval, comme cela avait été spécifié auparavant. Sans attendre, il lui fit part de son intention de l'embaucher. Il se pencha sur la rémunération mensuelle du garde et termina par les formalités administratives.

Lors de leur précédent entretien téléphonique, M. Reynans avait stipulé que son employé habiterait dans un logement meublé, aménagé dans les communs du domaine. Cependant, il n'était pas disponible d'emblée, car la chaudière venait de tomber en panne. Le chauffagiste avait promis de faire les réparations au plus tôt, sans toutefois donner de date précise. M. Reynans invita donc Johannes à s'installer dans la maison de maître jusqu'à ce que la chaudière fût remise en état.

Arrivé au premier étage, M. Reynans s'arrêta au milieu d'un large couloir, où régnait une température plutôt fraîche. Il poussa une lourde porte moulurée tout en s'adressant à Johannes :

— En attendant de pouvoir vous installer chez vous, vous dormirez ici. C'est la chambre d'amis, réservée aux habitués. Elle est très agréable, mais n'oubliez pas de garder les rideaux tirés pendant la nuit, car ils empêchent que l'air froid ne s'infilte. Cependant, ne vous inquiétez pas, la pièce est bien chauffée. Il y a un bon radiateur avec un thermostat que vous pourrez régler à votre guise.

Il proposa à Johannes de venir le rejoindre pour le dîner :

— Je vous attends dans la salle à manger vers 19 h 30. Nous aurons de la compagnie. Vous savez peut-être que nous sommes habilités à recevoir du monde autour de notre table d'hôtes. Marc, qui vous a accueilli tout à l'heure, s'occupe, entre autres, de la cuisine, et il le fait très bien, vous verrez.

— Je vous remercie, Monsieur...

— Maintenant, je vous laisse tranquille. À plus tard.

Johannes, resté seul, considéra un instant la personnalité de M. Reynans dont la bienveillance l'avait touché, lui qui s'attendait, à cause de son retard, à quelques reproches, voire à être reconduit. Il ressentait déjà de l'estime pour cet homme. Il s'empressa d'aller récupérer dans sa fourgonnette une partie de ses maigres affaires puis remonta les imposants degrés en constatant qu'ils étaient fort usés et, par endroits, fendus. Il retourna dans la grande chambre, où l'air tiède contrastait avec l'ambiance

froide du couloir, rangea au plus vite ses effets personnels ainsi que divers objets de toilette. Il parcourut ensuite du regard la pièce aux plafonds hauts, ornés de moulures décoratives. Les murs, enduits d'un revêtement satiné, rose-orangé très pâle, reflétaient la chaude lumière qu'un lustre, tombant sous une élégante rosace, renvoyait avec subtilité. De lourdes tentures gris perle, sur lesquelles s'enlaçaient des volubilis blancs, dissimulaient la haute fenêtre. Les meubles en noyer ciré, de style Louis Philippe, trônaient posément et semblaient posséder une âme. Tout un luxe sobre, délicat et suranné émanait de cette pièce, comme de la maison tout entière.

Johannes se rendit dans la salle de bain, attenante à la chambre à coucher. Il ouvrit le robinet, frotta ses mains avec du savon, croisa dans le miroir l'onde bleutée de son regard un peu las, scruta un instant les signes de fatigue qui se lisaient sur son visage, passa ses doigts dans ses cheveux bruns puis se déroba à son image. Il retourna ensuite dans la pièce principale, écarta les lourdes tentures et ouvrit la fenêtre. Johannes s'accouda et regarda en direction du rez-de-chaussée. Il devina, éclairé derrière des voilages vaporeux, le salon où il avait attendu M. Reynans. Il releva la tête et contempla le paysage, caressé par la lumière argentée de la lune, où les noirs rameaux des arbres se découpaient en de nombreux endroits. Le vent commençait, par instant, à s'imposer avec plus de force. Des tourbillons de feuilles mortes s'élevaient du sol, tantôt avec mollesse, tantôt avec impétuosité. Le hullement insistant d'une chouette résonnait dans les ténèbres. Johannes aperçut alors, au cœur des bois sombres, un faisceau lumineux, qui semblait provenir d'une lampe torche, dont la clarté jaillissait, s'estompait, pour reparaitre plus loin et s'évanouir de manière définitive. Johannes se demanda qui pouvait bien passer par ces bois, au milieu des ténèbres et du vent. Il regarda sa montre, referma la fenêtre, tira les rideaux et se dirigea vers la porte qui donnait sur le couloir. Il frôla un large bureau, placé entre le mur et le lit, chargé de livres et de documents divers. Il fit tomber quelques feuilles qui dépassaient légèrement du meuble. Il s'accroupit pour ramasser les pages dactylographiées et numérotées, éparpillées sur le sol, et constata qu'il s'agissait d'un ouvrage en vers. Il parcourut les titres puis s'arrêta sur un poème intitulé *Flora de la forêt* qu'il se mit à lire avec attention :

*Flora aux gestes souples
Et aux douceurs diaphanes
Aime les escapades
Et la candeur des bois.
D'un pas discret, Flora
S'en va par les chemins,
Telle une nymphe va
Évoquer son destin
Au temps qui se dérobe,
Avec les mots troublants
D'une jeunesse probe,
Exaltée par les chants
De Flora, irréaliste,
Aux douces inflexions,
À la voix sensuelle,
Vibrante d'émotion.
Jeune fille sauvage*

*Aux lèvres incarnates,
Au teint immarcescible
Et au regard de vierge
Cherchant la mansuétude.
Flora de la forêt,
Des chemins et des prés,
Fleur d'un monde subtil
Tout juste épanouie,
Éternelle beauté
De l'ombre évanescence,
À jamais disparue
Tout au fond des bosquets,
Sous les arbres habités,
Où parfois le soleil
Verse de chaudes larmes de lumière.*

Ce poème captiva Johannes qui imagina, l'espace de quelques secondes, cette jeune fille se mouvant avec grâce dans les bois, sous les rayons dorés de l'astre du jour qui filtraient à travers les frondaisons. Mais il se reprocha bien vite de rêvasser ainsi, abandonna ces considérations et ramassa avec promptitude les dernières feuilles pour les replacer sur le bureau. Et il délaissa cet univers onirique pour s'en aller rejoindre M. Reynans qui l'attendait pour dîner.

II. Chez M. Reynans

Dans la grande salle à manger, Johannes retrouva Marc, mais aussi Christian, qui avait échangé son élégant costume contre un pull quelconque et un jean usé. Un couple les rejoignit. L'homme s'appelait Gérard et sa compagne, Élise. Ils venaient de fêter leurs noces de porcelaine et avaient été invités par le maître des lieux autour d'un repas en l'honneur de leurs vingt ans de vie commune. Le ménage vivait à Levansol et fréquentait parfois la table du domaine.

Marc s'occupait du service, tout en profitant des convives, comme l'aurait fait une maîtresse de maison. Il était secondé par sa femme, Jeanne, et par son fils, Laurent.

M. Reynans présenta à tous son nouveau garde. Johannes, qui avait redouté l'ennui et les mondanités, fut conquis par l'auguste personnalité de M. Reynans, apprécia sa cordialité ainsi que celle des convives. De temps à autre, on lui posait des questions auxquelles il répondait avec amabilité, mais sans ambages, car il était peu enclin aux paroles superflues. L'ambiance familiale, voire intime, ainsi que l'excellent vin, que Marc s'empressait de verser dans les verres à pied et qui faisait un peu tourner la tête, incitèrent les hôtes à se laisser aller aux confidences.

Élise et Gérard évoquèrent, avec pudeur, leur amour encore vif, après tant d'années, parfois semées d'obstacles. Johannes devint songeur face à ce couple qui avait réussi à défier l'usure du temps, malgré l'adversité. Lui qui avait connu tant de ménages déchirés, se demandait comment l'amour pouvait rester si vivant et posséder tant de force. Car Johannes avait du mal à croire en un attachement réciproque et durable. L'exemple de ses parents, toujours unis au bout de trente-cinq ans de mariage, aurait dû le rendre plus optimiste. Mais il se disait qu'ils étaient issus d'une autre génération, quand l'idée de divorce ou de séparation ne pouvait être envisagée sans heurter les mœurs de l'époque. Johannes fut tiré de sa réflexion par la voix chaude de Christian. Ce dernier se mit à évoquer certains détails du concert qu'il avait donné en début d'après-midi. Il se pencha ensuite sur sa carrière naissante. Il était violoniste et son talent commençait à être reconnu. Son regard brun, empli de franchise, son visage aux traits plaisants, ses cheveux châtons, savamment désordonnés, son attitude décontractée, renvoyaient l'image d'une personne jeune, charmante et désinvolte. Marc, plutôt bavard, à l'inverse de Jeanne, prenait souvent la parole. Il se complaisait à raconter, avec une verve entraînant, des histoires cocasses, vécues ou inventées. Il semblait fort satisfait lorsqu'il réussissait à faire rire son entourage. Quant à M. Reynans, il disposait d'une éloquence toute naturelle. Mais, doté d'un caractère réservé, il ne prenait la parole que par nécessité. Au cours du repas, Élise lui demanda des nouvelles de sa fille.

— Comment va Flora, et que devient-elle ? Cela fait longtemps que je ne l'ai plus revue.

Le prénom de Flora résonna en écho dans l'esprit de Johannes. Il se rappela aussitôt les vers qu'il venait de lire et dont la muse, apparemment, n'était autre que mademoiselle Reynans. Il apprit, ce soir-là, que Flora avait obtenu son baccalauréat à l'âge de dix-sept ans. Elle avait ensuite intégré une grande école d'ingénieur à Paris où elle partageait, durant l'année scolaire, un modeste appartement avec deux étudiantes de son âge. Élise déclara :

— Tiens... J'aurai pensé que Flora, avec son âme d'artiste et ses dons pour la musique, aurait choisi une autre voie.

Christian reprit :

— Elle était faite pour percer dans la musique. C'est tout de même dommage, quand on a autant de talent...

Il laissa sa phrase en suspens. Son visage devint sérieux et les étincelles joyeuses qui brillaient toujours dans ses yeux s'amenuisèrent. Il se remémora les souvenirs qu'il avait en commun avec Flora. Il évoqua les vacances au domaine, lorsque ses parents le confiaient à la famille Reynans, les escapades dans la campagne, la vie insouciante de deux enfants pleins d'ardeur et d'innocence. Mais une terrible épreuve était venue altérer ce bonheur. Mme Reynans trouva la mort dans un accident de la route. Flora n'avait alors que dix ans. Après ce drame, les rires, la musique et les chants de cette fillette si joyeuse ne résonnèrent plus dans la maison. Et elle devint grave à l'âge où l'on sort de l'enfance. Elle traversa l'adolescence en pansant la plaie douloureuse qu'avait causée le départ prématuré de sa mère. Cependant, dotée d'un caractère résolu et d'une mémoire exceptionnelle, elle put continuer à étudier avec une facilité déconcertante. À l'âge de quatorze ans, elle avait acquis une force d'âme et une maturité rares pour une jeune fille de cet âge. Elle fut alors persuadée que sa mère, au-delà de la mort, désirait qu'elle retrouvât la joie et lui demandait de se remettre à jouer des airs au piano. Peu à peu, la musique résonna dans la grande demeure. Le tempérament enjoué et affirmé de la jeune fille reprit le dessus. Elle s'émerveilla à nouveau de la beauté des arts et de la création, car tout son être était mû par une âme contemplative.

Ces réminiscences plongèrent les convives dans un mutisme teinté de chagrin. Afin de briser le silence, M. Reynans demanda à Christian d'interpréter quelques airs de musique. Le violoniste alla aussitôt chercher son instrument. Il le posa sur son épaule, ferma les yeux, resta un instant immobile et se mit à froter l'archet sur les cordes. L'espace s'emplit soudain de sonorités éloquentes. Christian, avant de jouer, n'omettait pas d'indiquer le titre de l'œuvre. Il interpréta tout d'abord La Sérénade de Schubert, enchaîna avec une Valse en la mineur, suivi d'un nocturne en do mineur de Chopin, puis joua l'Air de Jean Sébastien Bach ainsi que le canon en ré majeur de Pachelbel. Il continua avec d'autres morceaux dont Johannes oublia le titre. Après un long moment, Christian s'arrêta et déplora l'absence de Flora. Il manquait le piano. Puis, après un temps de pause, il reprit son instrument pour interpréter une musique plus rythmée, qui emplissait joyeusement la pièce et engendra une tonalité de fête. Le récital se termina à une heure tardive et Johannes, presque à contrecœur, dut retourner dans la chambre d'ami au luxe délicat.

Malgré une grande lassitude, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il écoutait souffler le vent, au-delà de la fenêtre, qui semblait, par moments, pénétrer, insidieux, dans l'étrange demeure, engendrant des plaintes furtives et des craquements plus ou moins prononcés. Les airs de violon résonnaient encore dans sa tête et paraissaient, de temps à autre, provenir du rez-de-chaussée. Johannes, qui scrutait les gémissements de la maison, sentit soudain, tout près de lui, une présence éthérée. Il entendit clairement une voix qui murmurait : « Tu me cherches Johannes. Pourtant, tu ne me connais pas... » Troublé, il se releva et alluma la lampe de chevet. Assis sur le rebord du lit, il crut un instant que sa raison défaillait. La fatigue ne faisait pas bon ménage avec le cadre solennel et insolite de cette demeure dont le décor suranné avait forcément frappé son esprit. Il eut du mal à se situer dans l'espace et s'étonna de se trouver ainsi, dans cette vaste maison, perdue aux abords d'une épaisse forêt. Enfin, un calme relatif s'empara

des lieux, troublé parfois par les rumeurs sporadiques de la bâtisse, et Johannes sombra dans un profond sommeil.

Quelques jours après son arrivée, les formalités administratives effectuées, Johannes revêtit sa tenue de travail, sur laquelle il accrocha un blason de garde assermenté. On lui fournit aussi une casquette, qu'il remplacerait plus tard par un feutre vert sombre. Il était devenu le gardien du domaine et le forestier des Sylves de Flore.

M. Reynans précisa à Johannes qu'il ne désirait pas forcément interdire l'accès de ses terres aux promeneurs. Toutefois, selon les circonstances, il était nécessaire de leur signifier qu'ils se trouvaient sur un domaine privé. Il lui présenta des situations qui s'étaient déjà produites et que le garde allait devoir affronter bientôt. Il pouvait s'agir de naturistes, qui aimaient camper dans les prés, sans autorisation, mais aussi de braconniers peu scrupuleux ou de certains commerçants de la ville voisine, venus prélever une quantité excessive de champignons, saccageant au passage tous ceux qu'ils estimaient toxiques... À la belle saison, l'on rencontrait souvent de jeunes gens en train de se baigner dans les eaux dormantes des étangs, abîmant, sans le savoir, la flore et la faune fragiles des lieux...

Demander à ces personnes d'obtempérer ou les verbaliser à cause de leur entêtement représentait les tâches les plus ingrates pour le garde particulier. Toutefois, il se réjouissait à l'idée que son travail allait se dérouler, la plupart du temps, en pleine nature. Pour ses déplacements dans le domaine, on lui confia un bel Anglo-Arabe, élégant et nerveux, à la robe sombre et brillante. L'étalon, qui répondait au nom de Zéphyr, avait autrefois remporté beaucoup de trophées. Or, il arrivait à un âge où il ne pouvait plus courir avec fougue. Chez M. Reynans, il allait couler dorénavant des jours paisibles.

Durant deux semaines, Johannes vécut dans la maison de maître, où il tissa peu à peu des liens avec M. Reynans. Il appréciait chaque jour davantage la présence de son employeur, à la noble prestance, mais qui était toutefois doté d'une grande humilité. Lors de ce séjour dans la vaste demeure, le garde put appréhender certains aspects du domaine et de la famille Reynans.

En 1965, Jean-François Reynans, lieutenant-colonel de l'armée de l'air, avait, sous l'instigation de sa femme, Marie-Aurore, alors professeur de musique, décidé de mettre en place une table d'hôte et de réserver, au deuxième étage de la demeure, des chambres pour les commensaux. Ils engagèrent Marc Droua, cuisinier de formation, afin d'aider dans le service et dans l'élaboration des repas. Jeanne fut embauchée par la suite comme employée de maison. Le couple s'installa dans une partie de la dépendance du domaine.

Le charme et le raffinement de la demeure, ainsi que l'aménité de Marie-Aurore et de Jean-François, séduisirent beaucoup de personnes et le bâtiment du temps jadis se transforma en un lieu d'accueil, prisé par les habitués ou par des gens de passage.

Marie-Aurore n'avait que trente-sept ans lorsqu'elle quitta ce monde. Elle laissa un mari affligé, rongé par le chagrin, ainsi que deux enfants, dont Franck, l'aîné, qui avait été adopté à l'âge de cinq ans. M. Reynans désira honorer la mémoire de sa femme qui avait tant souhaité que leur maison devînt un lieu d'accueil. L'activité de table et de chambre d'hôte fut donc maintenue. M. Reynans, malgré la douleur, ne délaissa pas sa carrière dans l'armée. Sa sœur Béatrice, célibataire, vint habiter au domaine et se chargea de l'éducation des enfants lorsque leur père s'absentait. M. Reynans confia

entièrement à Marc et à Jeanne le soin d'accueillir les hôtes. Le couple sut accomplir ce travail avec dévouement. C'est ainsi qu'ils purent occuper une place notable dans la demeure. Ils y vauaient comme s'ils se trouvaient chez eux.

Les années s'écoulèrent, M. Reynans prit enfin sa retraite, à l'âge de cinquante-trois ans. Il fut heureux d'offrir plus de temps à sa fille, mais il avait du mal à contenir le caractère ombrageux de Franck. Il se pencha aussi sur des projets qu'il avait à cœur et, notamment, sur diverses études concernant les milieux naturels.

Un travail intensif de bûcheronnage attendait Johannes à l'extrémité de la propriété, où de grands hêtres déclinants menaçaient de tomber. Situés le long d'un chemin communal, ils devenaient dangereux pour les promeneurs, il fallait donc les abattre. Johannes était solidement bâti, sans pour autant être massif. Il aimait les efforts physiques et ce labeur ne le rebuta pas. En peu de temps, les arbres furent coupés et les troncs mêlés aux branches desséchées jonchèrent le sol forestier. Ce bois mort resta sur place afin d'accueillir peu à peu divers décomposeurs tels qu'insectes et autres champignons qui serviraient de garde-manger pour une multitude d'animaux.

Tantôt sur son cheval, tantôt à pied, Johannes découvrait, jour après jour, le vaste domaine des Sylves de Flore. Il appréciait ces instants où il s'imprégnait du charme de ces lieux auxquels il s'attacha très vite. Au bout de plusieurs semaines, il avait exploré une partie de la grande propriété, alors assoupie dans son dépouillement automnal. L'hiver désirait maintenant s'installer, avec ses journées mélancoliques et son ciel blafard, prêt à déverser les premiers flocons de neige.

III. Dans la bibliothèque

Au rez-de-chaussée de la maison de maître se trouvait une suite qui était réservée habituellement aux proches de la famille. Christian, qui aimait rester au domaine dès qu'il en avait l'occasion, s'était approprié cet espace qui jouxtait la bibliothèque où M. Reynans avait installé son bureau. Johannes fut très tôt autorisé à consulter les livres, afin, notamment, de faire des recherches sur les espèces végétales et animales de la région. Il pouvait ainsi satisfaire sa curiosité et se pencher sur les encyclopédies qui se succédaient le long des étagères. Une partie des rayonnages était réservée à des manuels de sciences, plus particulièrement de botanique et de zoologie. Plus loin, on trouvait des ouvrages sacrés et religieux, des vies de saints et autres hagiographies. Ensuite, l'on tombait sur un grand nombre de volumes consacrés à la philosophie, l'histoire de l'art et la littérature française, grecque et latine, depuis les auteurs antiques, en passant par le Moyen Âge, jusqu'aux écrivains et poètes contemporains. Quelques-uns avaient traversé les siècles et Johannes les manipula avec un précautionneux respect. Un meuble, disposé à part, supportait diverses revues ainsi que des fascicules qui n'étaient pas rangés selon un ordre ou un thème précis. Johannes s'approcha et en examina le contenu. Il aperçut un petit livre écarlate sur le dos duquel était écrit : Recueil pour Flora, Sylvain Decret. Il reconnut d'emblée le nom de l'auteur qu'il avait lu, le soir de son arrivée, dans la chambre d'amis. Johannes saisit l'ouvrage et commença à le feuilleter. Le poète évoquait des lieux, des rencontres, des moments de joie ou de souffrance... Le garde survola les textes, se concentrant surtout sur les titres, quand il retrouva Flora de la forêt. Comme pris par une indicible fascination, il se mit à relire ces vers avec empressement. Il continua ensuite à parcourir l'ouvrage et, quelques pages plus loin, il tomba à nouveau sur le prénom de Flora. Il s'arrêta et se laissa emporter par la musique des mots :

*Flora s'est étendue sur un grand lit de fleurs,
Fleur parmi les fleurs, elle a fermé les yeux.
L'heure est enfin venue où son âme si pure
Va rejoindre les chœurs du bel azur en pleurs.*

*Ô ! Si jeune, Flora, que la vie a meurtrie,
Quand ton cœur plein d'amour n'a pu s'épanouir.
Voici l'instant subtil quand l'âme recueillie
Retrouve enfin la paix, la paix que tu cherchais*

*En vain au fond des êtres et de ce monde creux.
Maintenant, tu t'enfuis au sein d'une autre vie
Qui t'accueille enfin dans le grand Paradis.
Voici que tu contemples l'Amour le plus précieux.*

Johannes fut pour le moins déconcerté. Ces vers annonçaient un dénouement tragique. Lui qui avait tant désiré retrouver le charmant univers de Flora, découvert le premier soir au domaine, se trouvait maintenant en présence d'une fleur trop vite fanée.

Et cette fleur était morte. Certes, la jeune femme avait pris part à une nouvelle vie, éternelle, apparemment meilleure que l'existence qu'elle avait menée sur terre. C'est alors que Johannes se rappela qu'à la fin du précédent poème, l'auteur suggérait la disparition de Flora. Mais le garde n'avait pas voulu prêter attention à la chute. Il conclut que la fille de M. Reynans ne pouvait pas être la muse de ce Sylvain Decret, comme il l'avait cru auparavant, car celle-ci était bien vivante. Il songea donc à Mme Reynans. En composant ces poèmes, l'auteur avait probablement confondu, de manière volontaire, la personnalité de la mère avec celle de la fille. Johannes se laissa emporter par des considérations plus ou moins chimériques puis se reprocha bien vite de rester ainsi à rêvasser. Comment pouvait-il être troublé de la sorte par ces élans oniriques, lui qui, d'ailleurs, ne savait pas apprécier pleinement ce genre de littérature ? Vraiment, il perdait son temps. Il remplaça le recueil, se remit en quête d'encyclopédies et de livres de botanique afin de continuer ses recherches.

En cette froide matinée de décembre, le garde rejoignit M. Reynans dans la bibliothèque. Les deux hommes se penchèrent sur le projet d'inventaire de la faune et de la flore du domaine et de ses environs. M. Reynans affirmait que ce travail était nécessaire pour mieux comprendre comment fonctionnaient les écosystèmes. Il avait l'intention de contacter la commune et les instances de la région afin de leur suggérer une réflexion féconde sur la protection des milieux naturels. Il comptait leur présenter cette étude, une fois achevée. Il souhaitait aussi révéler au grand public l'organisation des différents biotopes, par le biais de conférences et de rencontres diverses. Car il était temps de remettre en cause beaucoup d'idées reçues. Et il appartenait à chacun de participer, selon ses propres dispositions et ses possibilités, à l'élaboration du bien commun.

La séance se termina aux alentours de midi. Lorsque M. Reynans ouvrit la porte d'entrée, des flocons de neige valsaient dans l'encadrement de la menuiserie et s'infiltrèrent mollement dans le hall. M. Reynans resta un instant silencieux, puis déclara :

— Je vous remercie, Johannes, de vous investir autant dans le travail de recherche que je vous demande de réaliser. Il s'agit d'un ouvrage qui normalement n'incombe pas à un garde privé. Mais nous étions d'accord, dès le début, pour cette étude. Je sais, de plus, que vous aimez changer d'occupation. Cette tâche nourrit l'intelligence, elle vous convient, n'est-ce pas ?

Johannes acquiesça par un sourire discret et M. Reynans reprit :

— Je sais que je peux compter sur vous. Vous êtes arrivé depuis peu et je vois déjà progresser ce travail, malgré la saison peu propice à ce genre de tâche. Cela me rassure et je vous encourage à persévérer.

Il fit une pause, puis continua :

— Avez-vous pris la peine de consulter l'herbier que j'avais mis à votre disposition ?

— Oui, il m'a aidé, notamment, à découvrir les rares plantes endémiques de la région.

— Cet herbier a été composé par un botaniste qui venait autrefois herboriser au domaine. Il m'en a fait cadeau. Il est assez complet et, comme vous avez pu vous en apercevoir, on y trouve, sous chaque échantillon, les noms usuels de la plante, le nom latin, l'espèce, la sous-espèce... Le milieu dans lequel elle a été prélevée est toujours indiqué.

— Oui. C'est un bon support de travail. Même si la plupart des plantes sont abîmées et décolorées.

— Il est vrai que le temps a fait son œuvre sur ces végétaux fragiles. Il s'agit là d'un mauvais point. De plus, nous n'avons aucun renseignement sur les arbres qui poussent ici. C'est pourquoi nous allons aborder notre collection de plantes de manière différente. Je compte vous prêter bientôt mon matériel photographique afin que vous m'aidiez à réaliser un herbier constitué d'images. Vous m'avez dit que vous aimiez la photographie, n'est-ce pas ?

— Je m'y intéresse, en effet.

— Bien, Johannes. Vous allez vous y mettre. Je vous donnerai quelques conseils, si vous le voulez bien.

— Au printemps, nous pourrions commencer sérieusement cette tâche.

— Oui, lorsque viendront les beaux jours... Je tiens aussi à vous dire que c'est grâce à vous que j'ai pu reprendre cet inventaire et tout le travail annexe. Je le voudrais exhaustif. Je ne pouvais pas demander au garde précédent ce genre de chose, comme je le fais avec vous. De mon côté, il me manque un peu de temps, malgré le fait que je sois à la retraite. Vous serez donc indispensable dans cette tâche.

Johannes, qui ne portait qu'une légère veste, sentait le froid pénétrer en lui. Il frissonna, les bras croisés contre son torse. M. Reynans ne voulut pas le retenir davantage, mais le sollicita une dernière fois :

— J'aimerais que vous veniez nous rejoindre, cet après-midi, vers quinze heures, pour partager un moment avec nous. Je vous vois toujours seul, depuis que vous êtes installé ici.

Johannes se sentit obligé d'accepter, remercia M. Reynans et se dirigea chez lui d'un pas leste. Tout en marchant, il entendait le bruit d'un moteur qui approchait et reconnut la voiture de Christian. Celui-ci revenait de la gare, où il était allé chercher la fille de M. Reynans.

Une fois chez lui, il lui fallut plusieurs minutes pour s'habituer au décor impersonnel du lieu, car ses yeux étaient encore empreints du luxe subtil et intemporel de la maison de maître. Il retrouva sa chambre, aménagée au premier étage. Depuis la fenêtre, il scruta la campagne qui dormait, revêtue d'une blanche épaisseur soyeuse. Il contempla les hautes croisées de la vaste demeure. Il aimait parfois regarder dans cette direction quand, à la nuit tombante, se détachaient, devant les grandes ouvertures éclairées du salon, les silhouettes noires et découpées d'une rangée d'arbustes qui se balançaient au gré du vent. Ces profils sombres se dessinaient, au seuil des vaporeux voilages blancs, telles des ombres chinoises vacillantes. Toutefois, Johannes n'était pas mû par la curiosité, mais plutôt par un désir de contemplation. En effet, dans les soirs tourmentés de l'automne, il aimait plonger son regard dans ce décor qui engendrait une intemporelle beauté de l'instant et le touchait profondément.

Une ambiance blafarde et mélancolique pénétrait dans la chambre et semblait atteindre le cœur de Johannes. Il s'allongea sur son lit, à même la couverture. La nuit précédente, son sommeil avait été agité et il ne tarda pas à s'endormir, lui qui d'ordinaire n'était pas un adepte de la sieste.

Une sensation pénétrante de froid l'éveilla. Il regarda l'écran du réveil électronique qui indiquait quatorze heures quarante-cinq. Il s'assit sur le bord du lit et tourna la tête en direction de la fenêtre. La clarté opaline et terne du jour avait encore

faibli. De rares flocons tombaient mollement sous de sombres nuages. Johannes se souvint tout à coup du rêve qu'il venait de faire, un songe qui en évoquait d'autres, semblables. Il se trouvait dans une galerie, bordée d'ouvertures en arc brisé. Et une voix — toujours la même — l'appelait : « Johannes, Johannes... » Alors il s'en allait d'un pas alerte en direction de cette voix. Puis, tout s'estompait. Il se remémora aussi les mots qu'il avait entendus, le soir de son arrivée, et qui résonnèrent à nouveau dans sa tête « Tu me cherches, mais tu ne me connais pas... » Il ne comprit pas pourquoi il avait associé spontanément son rêve à ces réminiscences. Il se leva et se rendit dans la salle de bain. Il croisa dans le miroir son visage aux traits réguliers, mais il eut du mal à se reconnaître. Avec ses yeux clairs, un peu las, ses cheveux bruns défaits, il ressemblait étrangement à une autre personne qu'il ne connaissait pas. Il tapota fermement sa joue du plat de la main, comme pour s'assurer qu'il s'agissait bien de lui-même et que l'image reflétée devant lui exécuta les mêmes gestes.

La faim commençait à se faire sentir, car il n'avait pas déjeuné. Il se rappela l'invitation de M. Reynans, consulta l'écran de son réveil et se dit qu'il n'avait pas le temps de prendre un repas. Après avoir changé de vêtement, il sortit prestement en direction de la grande demeure.

IV. Flora

Arrivé tout près de maison de maître, Johannes vit deux fillettes, engoncées dans leur parka colorée, en train de s'ébattre dans la neige. Non loin d'elles, une jeune femme les surveillait. Elle portait un manteau crème seyant, cintré et serré à la taille, un jean et des bottes noires. Un élégant béret en laine blanc couvrait le haut de son front, où dépassaient des mèches de cheveux clairs. Johannes s'avança vers elle, hésitant. Elle lui sourit, en guise de bonjour, et son visage laissa transparaître une douce lumière. Il demanda :

— Bonjour Mademoiselle... Je suppose que vous êtes la fille de M. Reynans ?

— Oui, je me nomme Flora.

Il aurait aimé lui avouer qu'il avait déjà entendu parler d'elle. Il se contenta de prononcer, embarrassé :

— Je suis le nouveau garde du domaine. Je m'appelle Johannes.

Il réfléchissait à ce qu'il allait pouvoir ajouter quand, tout à coup, un tas de neige vint s'écraser sur l'épaule de Flora et s'accrocher sur le col de son manteau. La jeune femme l'écarta de sa main gantée. Elle se tourna vers les filles espiègles, qui continuaient à lancer de la neige, et déclara :

— Calmez-vous, maintenant. Nous allons rentrer.

Puis, s'adressant à Johannes :

— Vous venez avec nous ?

Johannes acquiesça d'un mouvement de la tête en esquissant un léger sourire. Les jeunes complices cessèrent leur jeu, traînèrent les pieds en maugréant jusqu'au seuil de la maison tandis que Flora ouvrait la porte d'entrée en compagnie du garde.

Dans le vestibule, ils ôtèrent chapeaux, gants et manteau. Flora constata que les cheveux des filles étaient trempés. Elle les prit par la main et les emmena aussitôt avec elle. Johannes les entendit gravir l'escalier. Il se dirigea vers le salon, d'où provenaient des voix. M. Reynans s'approcha de lui et l'accueillit avec son affabilité habituelle. Il lui présenta son fils, Franck. Ce dernier serra la main du garde en prononçant des phrases laconiques et alla s'asseoir dans un fauteuil, face à la cheminée. Christian, qui était arrivé au domaine l'avant-veille, accosta d'emblée Johannes et lui demanda s'il s'était habitué à la maison et à ses habitants. Marc entra, suivi de Jeanne qui portait un large plateau sur lequel étaient disposés un service à thé et des petits fours. Elle posa le tout sur une grande table basse, versa la boisson fumante dans des tasses et constata, à haute voix, qu'il manquait le pot à lait. L'air maussade, elle retourna dans la cuisine. Une fois revenue au salon, elle se mit à distribuer le breuvage.

Enfin, Flora apparut, suivie des filles, dont la chevelure brune était maintenant soigneusement nattée. Elle portait un pull couleur crème et avait délaissé ses bottes pour des ballerines blanches. Johannes, qui avait retrouvé le canapé sur lequel il s'était reposé le soir de son arrivée, observait, de temps à autre, la jeune femme. Son visage dégagé dénotait beaucoup de douceur, mais aussi une grande détermination. D'épais cheveux blonds, aux reflets cuivrés, étaient retenus en arrière où ils se déroulaient en lourdes

boucles soyeuses. Lorsqu'elle souriait, ses traits délicats s'éclairaient d'une lueur insaisissable.

Les fillettes, volubiles, vinrent s'asseoir près de Johannes et se mirent à lui exposer quelques détails de leur vie. Elles étaient sœurs. L'aînée, qui se nommait Carline, était âgée d'une douzaine d'années. Ada avait deux ans de moins. Elles étaient habituées à se rendre au domaine lors de certaines occasions ou parfois durant une partie des vacances. Leurs parents n'allaient pas tarder à les rejoindre. Johannes comprit qu'elles étaient issues d'un milieu modeste et il discernait leur joie de pouvoir quitter leur HLM pour vivre de merveilleux moments au domaine. Elles expliquèrent, avec leur vocabulaire propre, que M. Reynans avait autrefois aidé leur père à trouver un travail valorisant et conclurent, avec une certaine fierté, qu'elles faisaient, en quelque sorte, partie de la famille.

M. Reynans rejoignit Johannes et pria les filles d'aller s'amuser plus loin. Elles se levèrent, obéissantes, et s'approchèrent de Christian qui était en train d'accorder son violon. Ada lui demanda :

— Quand est-ce qu'on joue de la musique ?

— Patience, lança Christian, on va bientôt commencer.

— Chouette ! continua l'enfant, en tapant des mains.

Les fillettes jetèrent un œil espiègle sur M. Reynans qui leur souriait avec bienveillance. Elles retournèrent alors se prélasser sur le canapé. Le concert allait débiter. Flora s'installa au piano, regarda Christian qui lui souffla quelques mots à l'oreille. Il se releva, se tourna vers le modeste auditoire et annonça :

— Nous allons commencer par La Sérénade de Schubert.

Les notes s'élevèrent, subtiles, promptes à toucher la sensibilité de chacun. Après Schubert et Chopin, Christian ne prit plus la peine d'indiquer le titre de chaque morceau. Il termina seul par Jean Sébastien Bach tandis que Flora alla prendre place sur une bergère. Lorsque Christian cessa de jouer, les deux sœurs se mirent à applaudir. Marc fit de même et incita Jeannes à l'imiter. Christian alla ranger son violon et s'installa ensuite près de la pianiste. Loquace, il inclinait le buste vers Flora pour lui souffler des mots qu'elle seule pouvait entendre. Son épaule touchait celle de la jeune femme qui, par moment, souriait, tout en restant silencieuse. Johannes constata qu'une grande complicité liait ces deux êtres qui répandaient autour d'eux un charme particulier.

M. Reynans demeura auprès de Johannes avec qui il s'entretint au sujet de la commune et de son avenir. Les élus semblaient pressés de mettre en place des infrastructures qui allaient peu à peu dénaturer les lieux. Ils avaient ainsi projeté de créer un centre commercial et un lotissement, entre le village et le domaine des Sylves. La plupart de ces desseins paraissaient absurdes tant Levansol avait gardé un cachet rustique et, par endroits, sauvage. M. Reynans déplorait ce désir incontrôlé de moderniser coûte que coûte ce lieu. Depuis longtemps, il analysait la situation et il constatait avec amertume que l'individualisme avait pris le pas sur l'intérêt général, contrairement à ce que l'on voulait bien laisser croire. Johannes avait très tôt compris que, lorsque M. Reynans se permettait de dénoncer une situation, il possédait assez d'arguments pour pouvoir bâtir un raisonnement solide. Le garde pouvait donc faire confiance à son employeur qui présageait un avenir incertain quant à la quiétude du village.

Franck vint trouver son père, lui parla à demi-mot, prenant un air insatisfait. Alors, M. Reynans s'excusa auprès de Johannes et quitta le salon à la suite de son fils. Carline et Ada, après avoir avalé un grand nombre de petits fours, retournèrent s'asseoir aux côtés de Johannes. Ce dernier, avant que Flora et Christian ne donnassent leur récital, leur avait raconté des histoires drôles. Elles réclamèrent, avec insistance, d'autres anecdotes. Johannes céda aux filles qui l'écoutaient en pouffant, recroquevillées sur le canapé. Au bout d'une dizaine de minutes, le garde déclara qu'il était temps de se calmer. Comme Carline et Ada, déçues, le sollicitaient afin qu'il continuât, Flora s'approcha et leur enjoignit de le laisser tranquille. Elle les tira par la main et les mena dans la salle à manger, attenante au salon. Johannes se leva, passa près d'une large porte aux carreaux vitrés et jeta un regard furtif en direction de Carline et d'Ada, assises autour d'une longue table encombrée de feuilles, de livrets de dessin et de boîtes de crayons de couleur. Il se dirigea ensuite vers la fenêtre. Il souleva un pan des voilages, contempla la neige phosphorescente, posée sur le sol et sur les branches, qui se détachait dans le soir ombrageux, couleur d'acier. Il se retourna et aperçut Flora en train de desservir la table basse. Marc et sa famille venaient de quitter les lieux. Christian donna un baiser furtif sur la joue de la jeune femme, salua le garde et, à son tour, s'esquiva. Johannes, qui ne voyait pas M. Reynans revenir, hésitait à s'en aller. De plus, la pensée de se retrouver seul chez lui l'oppressa tout à coup, sans qu'il comprît pourquoi, car il appréciait, d'ordinaire, la solitude. Il demanda à Flora :

— Je vais bientôt partir, Mademoiselle. Est-ce que je dois attendre votre père, pour lui dire bonsoir ?

— Il est occupé avec Franck. Il va arriver d'un instant à l'autre. Vous pouvez rester.

Elle le fixa un instant en lui indiquant de la main une bergère, près de l'âtre, pour l'inviter à prendre place. Johannes alla donc s'asseoir devant la cheminée. Flora s'approcha de lui puis se mit à manipuler les bûches à l'aide d'un tisonnier jusqu'à ce que les flammes s'élevassent avec d'intenses crépitements. Un parfum suave et poudré d'iris se mêla à l'odeur âcre du foyer. Johannes reconnut cette fragrance qui soudain l'enivra. Il cherchait un sujet de conversation. Or son esprit paraissait assoupi, inapte à la réflexion. Alors, il déclara, dans un élan spontané :

— J'ai beaucoup aimé ce que vous avez joué tout à l'heure. Vraiment, c'était très beau, très captivant. Vous avez beaucoup de talent.

Flora le considéra avec un sourire presque ironique puis tourna la tête. Elle resta silencieuse, le regard perdu dans les flammes. Johannes, qui pouvait à loisir observer son profil, reprit :

— Christian aussi est très doué.

Flora se taisait toujours. Johannes, gêné à cause de la platitude des paroles qu'il venait de prononcer, le fut davantage par ce mutisme. Il tenta de se rattraper et de retrouver une certaine assurance :

— Il est vrai que je n'ai rien dit d'original... On a tellement dû vous rabâcher ce genre de chose.

— Si vous avez aimé notre façon de jouer, j'en suis heureuse. Tout musicien a le désir de toucher le cœur de ceux qui l'écoutent. Vous m'avez fait savoir que j'ai réussi à vous émouvoir. Je vous en remercie. Christian, lui aussi, y est parvenu. Je suis heureuse pour lui.

Elle contemplant la danse du feu. Johannes la revoyait maintenant en train de parler à Christian, dans un élan empli de complicité. Et, si au départ la présence de la jeune femme l'avait intimidé, il sentit naître soudain en lui une certaine audace. D'un ton persifleur, il déclara :

— C'est étonnant comme vous faites corps avec Christian lorsque vous jouez ensemble. On comprend que vous êtes très proches. Christian est un véritable ami, je suppose.

Flora tourna la tête vers le garde :

— Oui, nous sommes amis.

— Je voulais dire... Il est votre petit ami...

— Il est mon ami, que je connais depuis l'enfance. Ce n'est pas mon petit ami. Nous nous aimons comme frère et sœur. Et je vous trouve un peu trop curieux, monsieur le garde.

— Vous avez raison, tout cela ne me regarde pas. Et nous ne nous connaissons pas. Pourtant, si je peux me permettre de vous donner mon avis : vous devriez être plus réservés, parce que lorsque vous êtes tous les deux ensemble, je ne parle pas des moments où vous jouez de la musique, on croirait dur comme fer que vous êtes amants. Ce n'est peut-être pas ce que vous voudriez qu'on pense de vous... et ça peut donner lieu à de mauvaises interprétations.

— Monsieur, je n'ai pas à me justifier auprès de quelqu'un que je ne connais pas, comme vous venez si bien de le dire. Et qu'on soit amants, frères ou amis, Christian et moi, en quoi cela vous regarde-t-il ?

Flora avait prononcé ces mots calmement, mais avec une ferme assurance. Johannes regretta bien vite ses paroles. La jeune femme avait raison. Il s'était montré indiscret, lui qui d'ordinaire ne s'occupait pas des affaires des autres. Ses proches savaient, d'ailleurs, qu'il ne parlait que lorsque cela était nécessaire. Pourquoi se mêlait-il aujourd'hui, de manière gauche, de certains détails concernant cette jeune femme jusque-là inconnue ?

— Je suis désolé. Je vous ai peut-être blessée, mais ce n'était pas mon intention première.

— Vous ne m'avez pas blessée, juste un peu étonnée.

Puis, après un court temps de réflexion, elle ajouta :

— Vous avez peut-être raison. Il n'y a aucune ambiguïté entre Christian et moi. Mais il se peut que certaines personnes perçoivent notre relation différemment. Le monde est ainsi fait. Souvent, il ne conçoit pas qu'une véritable et profonde amitié puisse exister entre un homme et une femme. Il est vrai qu'un bon discernement est nécessaire dans ce genre de relation.

Johannes fut agréablement surpris. Flora ne lui en voulait donc pas, elle restait ouverte à la réflexion. Elle n'était pas encline à s'offusquer. Ils ne prononcèrent plus un seul mot et Johannes goûtait une paix étrange. Il était dans un lieu hors du temps, aux côtés d'une jeune femme qui semblait émanée d'un songe. De la même manière, depuis son arrivée, les journées s'étaient écoulées comme dans un rêve. Il osa avouer :

— Je vous trouve exceptionnelle, Mademoiselle Reynans.

Flora esquissa un léger sourire et répondit :

— Comment pouvez-vous trouver exceptionnel quelqu'un que vous ne connaissez pas ?

— Probablement parce que cette maison et ce domaine sont exceptionnels et que vous leur ressemblez. Ou... peut-être que ce sont eux qui vous ressemblent.

Flora lui lança un regard interrogateur. Alors il se justifia :

— J'ai encore parlé sans réfléchir... Mais... j'avoue être un peu désappointé. Tout est si nouveau, si étonnant. Cette maison, votre présence...

Il ne continua pas sa phrase, de nouveau décontenancé par le charme singulier de la jeune femme qui le regardait sans baisser les yeux. Il avait l'impression de sombrer dans une ivresse étrange, bénéfique et accablante à la fois. Soudain, dans la pièce d'à côté, les voix des deux fillettes, en train de se quereller, s'élevèrent. Johannes, qui les avait oubliées, fut soulagé et, en même temps, déçu, quand Flora alla les rejoindre. Au même instant, M. Reynans pénétra dans le salon. Alors le garde se leva, remercia le maître de maison et s'en alla. Dehors, l'air vif du soir le réveilla. Il resta un moment à scruter l'espace nébuleux de la nuit puis se dirigea, le cœur lourd, vers son logis. Rien de ce qu'il venait de vivre n'était réel. Il avait dû imaginer ces instants écoulés si vite ou, peut-être, les avait-il côtoyés en songe ?

Le lendemain matin, le paysage immobile était plongé dans un silence profond et arborait des teintes candides qui s'étiraient çà et là en nuances légères. Dans le ciel, un amoncellement de nuages confus cachait le soleil. Johannes était occupé à fendre du bois, dans le jardin situé devant son habitation. À cet endroit s'élevaient de jeunes chênes dont les feuilles marcescentes pendaient mollement aux branches. Une mangeoire en pin était accrochée sous leurs frondaisons. Le garde, qui travaillait avec vigueur, avait ôté veste et chandail pour ne garder qu'un maillot de corps. Il entendit une voix qui prononça son prénom. Il arrêta son labeur, leva les yeux et aperçut Christian, accompagné de Flora, Carline et Ada. Le musicien adressa un bonjour allègre au garde, tandis que Flora le salua avec un beau sourire. Johannes, à la vue des jeunes gens, fut saisi par un certain agacement. Il chassa au plus vite ce mouvement intérieur et se força à rester agréable. Le soleil apparut soudain, caressa de ses pâles rayons la vaste étendue de neige qui se mit à étinceler, constellée d'innombrables diamants. Au même instant, Flora, qui s'était rendue dans la remise toute proche, revint, portant un seau en zinc dans lequel elle plongea sa main pour la ressortir, emplies de graines. Elle jeta le tout dans la mangeoire. Au bout de quelques minutes, les plus téméraires des mésanges vinrent picorer cette nourriture. Elles voletaient, arrivaient, repartaient, se battaient, inlassablement. Flora contemplait la scène avec ingénuité. Coiffée de son chapeau blanc, les cheveux en arrière, elle affichait un visage radieux et paraissait bien jeune. Christian échangea quelques mots avec Johannes puis, impatient, continua son chemin. Flora, Carline et Ada se résignèrent à suivre le violoniste. En partant, elles lancèrent au garde un au revoir sonore. Inactif depuis un bon quart d'heure, Johannes frissonna, car le froid devenait pénétrant. Il se remit à l'ouvrage avec plus d'ardeur et avec le désir de chasser son insaisissable amertume.

V. La cavalière

Au début du mois de janvier, Johannes, après avoir passé les fêtes de Noël dans sa famille, regagna le domaine des Sylves. Il trouva la maison de maître assoupie, au milieu des rigueurs hivernales. Comme chaque année, durant l'époque la plus froide, elle s'endormait dans un impénétrable silence. M. Reynans avait suivi sa fille à Paris. Marc et sa femme se contentaient d'entretenir la demeure et de veiller sur elle. Au cœur de la morne saison, ils profitaient de leur repos annuel. Laurent venait d'être embauché dans un grand magasin de la ville de M. Il rentrait, chaque soir, aux alentours de vingt heures. Johannes l'entendait alors pénétrer dans son logis d'où s'échappaient les sifflements joyeux du père, accompagnés des bruits de couverts et de plats qui s'entrechoquaient. D'appétissants fumets, provenant de la cuisine, se propageaient dans le hall commun jusqu'à s'infiltrer dans le séjour de Johannes. Parfois, la radio émettait des airs à la mode qui retentissaient sourdement dans le couloir séparant les deux habitations. De temps à autre, le garde était invité à venir partager le repas avec ses voisins et à passer le reste de la soirée avec eux. Marc épanchait alors son inépuisable loquacité. Ils se retrouvaient tantôt pour des parties de cartes tantôt pour visionner des films d'aventure ou de comédie. Marc appréciait beaucoup certains acteurs tels que Jean-Paul Belmondo ou Lino Ventura... Il venait d'acquérir un magnétoscope et il était fier de pouvoir moduler lui-même le programme en glissant dans l'appareil la cassette vidéo choisie. Parfois, Johannes, qui montrait un talent certain pour la cuisine, conviait, à son tour, ses voisins. Marc le complimentait et lui révélait des tours de main culinaires qu'il ne partageait d'ordinaire jamais. Pendant ces soirées, le temps s'écoulait bien vite et chacun oubliait qu'à l'extérieur, l'âpre vent inhospitalier soufflait dans la nuit scintillante de l'hiver.

Durant la deuxième semaine de janvier, un redoux s'installa, libérant la campagne de sa prison de neige et de glace. Par un morne après-midi, Johannes s'en alla à travers la forêt, monté sur Zéphyr. Il scrutait les alentours, espérant mettre la main sur un homme étrange qu'il avait quelques fois aperçu. Son attitude énigmatique et fuyante l'avait interpellé. Johannes pensait que cette personne braconait sur les terres de M. Reynans et s'était promis de la surprendre afin d'éclaircir la situation. Le bruit d'un cheval au galop, qui s'éleva derrière lui, le tira de ses pensées. Il fit tourner promptement Zéphyr, se trouva face à une cavalière qui maniait sa monture avec beaucoup d'aisance. Il la considéra un instant. Très mince, elle portait des vêtements moulants : un pull indigo, un pantalon d'équitation noir, ainsi que des bottes en cuir marron. Johannes fut tout de suite frappé par la beauté de son visage, un peu hâlé, encadré par des cheveux bruns et lisses, et par la couleur bleu intense de ses yeux, soulignés de khôl. Son air effronté, ses gestes nerveux, dénotaient un caractère vif et bien trempé. Johannes lui demanda :

- Bonjour, vous êtes de la famille Reynans ?
- Non, pas du tout.
- Vous ne savez peut-être pas, mais vous êtes dans une propriété privée.
- Je suis au courant, et alors ?
- Et alors, normalement, vous n'avez pas le droit de passer par ici.

— Oh ! Ça fait vingt ans que je traverse ce domaine et ce n'est pas vous qui allez m'en empêcher. Les Reynans le savent bien, vous pouvez leur poser la question, de la part de Vanessa. Ils me connaissent. Ils ferment les yeux. Ils savent que je ne fais rien de mal.

Elle fit crânement tourner son cheval et continua :

— Apparemment, vous êtes le nouveau garde du domaine.

— Comme vous pouvez le constater.

— Et vous vous appelez comment ?

— Je suis obligé de vous dire mon prénom ?

— Ce serait mieux, vous ne trouvez pas ?

— Si ça peut vous faire plaisir. Je m'appelle Johannes.

Puis, sans attendre, il souhaita une bonne continuation à la cavalière et reprit sa route. Elle alla se placer promptement à ses côtés, décidée à le retenir :

— Attendez, vous partez déjà ? On pourrait faire un morceau de chemin ensemble. On risque de se croiser encore, alors autant faire connaissance tout de suite.

Comme Johannes ne répondait pas, elle insista :

— Vous avez l'air plutôt sympathique... Oh, juste un peu sauvage. Mais, ça fait partie de votre charme.

Johannes, agacé, resta silencieux.

— Et puis, on pourrait parler de notre passion pour les chevaux. Je suppose que vous aimez les chevaux, sinon vous ne seriez pas là, à balader avec celui-là.

— Écoutez, pour l'instant je n'ai pas particulièrement envie de parler de chevaux. Peut-être une prochaine fois.

— C'est d'accord, un autre jour. J'habite à l'entrée du village. Je possède une grande écurie avec plusieurs box. C'est une pension pour chevaux. Et puis j'organise aussi des parcours équestres. Vous pouvez venir quand vous voulez, vous serez le bienvenu. Il y a un grand panneau au bord de la route, c'est clairement indiqué, vous ne pouvez pas rater l'endroit.

Johannes se contenta de lui répondre sèchement :

— Merci pour l'invitation.

Vanessa, l'air vexé, tentait encore de le retenir. Elle chercha en vain des sujets de discussion. Or, face au mutisme du garde, elle se résigna à partir aussi promptement qu'elle était arrivée.

Quelques jours plus tard, Johannes traversait à pied une partie des bois. La nuit tombait et il s'apprêtait à rentrer. Soudain, il aperçut, entre les broussailles dégarnies, une silhouette efflanquée qui ne lui était pas inconnue. Il s'empara d'une lampe, enfouie dans l'une des poches de sa veste, et la dirigea vers cette ombre. Il distingua, dans un rayon de lumière furtif, un visage émacié, aux orbites creuses et au teint livide, d'où jaillissait un regard dur et insaisissable. L'homme resta un instant pétrifié et prit soudain la fuite. Le garde essaya vainement de le rattraper. Mais, une fois de plus, il perdit de vue ce lugubre personnage. Il était étonné de la rapidité avec laquelle cette silhouette s'était évanouie à travers les arbres, au cœur de la pénombre qui s'intensifiait à chaque instant.

Johannes arriva, troublé, devant sa maison. Il fut surpris d'y rencontrer Vanessa qui patientait, adossée contre un mur.

— Oh, oh, Johannes ! Vous allez bien, depuis ? Votre voisin m’a dit que vous n’alliez pas tarder à rentrer. Alors je vous ai attendu.

Le garde la salua avec nonchalance et lui demanda comment elle pouvait connaître le lieu où il logeait. Elle s’exclama :

— Tout le monde ici, sait où habitent les employés de M. Reynans !

Puis elle se mit à lui expliquer les raisons de sa venue. Le palefrenier, qui travaillait dans ses écuries, l’avait quittée soudainement. Elle avait pensé à Johannes pour le remplacer, juste quelques heures par semaine, en attendant de trouver une autre personne pour s’occuper des chevaux. Johannes comprit que tout cela n’était que prétexte. Il refusa d’emblée d’aller l’aider. Comme elle s’obstinait, il tergiversa, lui annonçant qu’il réfléchirait. Il prit bien vite congé de Vanessa et rentra chez lui.

Johannes n’avait nullement le désir d’aller s’occuper des chevaux de Vanessa dans ses écuries. Lorsqu’elle revint le trouver, il lui fit part de sa décision. Bien que froissée par ce refus, elle continua à venir lui rendre visite tous les soirs. Il s’efforçait de rester un moment avec elle, écoutait ses propos, parlait à peine, et, au grand étonnement de la cavalière condescendante, ne l’invitait jamais à pénétrer dans son meublé. Elle devait se contenter du jardin, près de la dépendance, où ils profitaient du temps singulièrement clément pour la saison. Au bout d’une petite heure, Johannes congédiait la belle et retournait dans son logis. Mais le redoux de janvier ne dura pas. Un froid saisissant s’installa, la nature se para à nouveau de mille cristaux de glace. Et les rencontres au grand air cessèrent.

Bien qu’il aimât la solitude, Johannes la trouvait parfois trop pesante. Et les langueurs de l’hiver intensifiaient ce vide indéfinissable qui résonnait souvent en son être. C’est peut-être à cause de cela qu’il ne se détourna pas de Vanessa, même si, dans le fond, il n’éprouvait aucun sentiment particulier à son égard. Il comprenait que cet attrait resterait superficiel, car le caractère de Vanessa l’agaçait profondément, quand bien même elle lui manifestait de la sollicitude, lui offrait des gâteaux ou des chocolats, mais aussi des livres et des cassettes audio de groupes de musique qu’elle appréciait... Elle savait prodiguer à Johannes une certaine tendresse, des instants de fausse complicité et de douceur ambigüe.

Par une fin d’après-midi où un vent froid soufflait avec virulence, Vanessa prit l’initiative d’entraîner le garde jusqu’à l’estaminet du village. C’est ainsi que Johannes se retrouva dans le lieu où il s’était rendu lors de son arrivée à Levansol, pour demander son chemin.

Ce soir-là, Vanessa ne cessa de poser des questions à Johannes. Elle aurait voulu connaître sa vie, ses centres d’intérêt... Mais elle n’obtint que des réponses lapidaires et en fut irritée. Dépitée, elle se mit à parler d’elle avec beaucoup d’aisance. Elle termina son discours par l’évocation de ses amours passés et par l’histoire d’un rendez-vous manqué avec Christian. Elle avait longtemps voué de la rancune au musicien qui, pendant de nombreuses années, osa la dédaigner. Puis, au mois de novembre, de manière inattendue, il se mit à s’intéresser à elle. Elle se réjouit d’une telle attention. Christian, sans aucune originalité, lui donna enfin rendez-vous dans le seul café du village. Or, le jour où ils devaient se rencontrer, Vanessa fit une chute de cheval. Elle fut transportée à l’hôpital. Elle y resta toute une nuit ainsi qu’une partie de la journée du lendemain. Par la suite, Vanessa ne voulut pas appeler chez les Reynans et leur demander de parler à Christian, qui n’avait pas de ligne téléphonique personnelle dans la maison de maître,

afin de lui expliquer la cause de son absence. Dotée d'une excessive fierté, Vanessa crut qu'il tenterait de la contacter bien vite. Elle l'imaginait préoccupé de ne plus avoir de ses nouvelles. Mais Christian ne daigna jamais lui téléphoner. Il ne lui adressa aucune lettre, ne vint même pas la trouver. Elle en conclut que le beau musicien s'était vexé parce qu'elle n'avait pas été présente au rendez-vous. Elle se disait que, finalement, cette rencontre ratée représentait pour elle une revanche sur les années où Christian l'avait ignorée. Elle s'imaginait qu'il avait été contrarié, voire attristé par son absence, et savourait, à cette idée, un plaisir intense. Mais elle ne sut jamais, contrairement à Johannes, que le musicien n'avait en aucun cas été affligé par cette entrevue manquée.

Vanessa désirait aller dîner au restaurant. Elle voulait quitter le village et choisir un établissement qui lui convenait, situé dans la ville de M, à une cinquantaine de kilomètres de Levansol. Mais Johannes souhaitait rentrer chez lui au plus tôt. Il la raccompagna jusqu'au domaine, où elle avait laissé son véhicule, près de la dépendance. Vanessa espérait encore profiter de la présence de Johannes qui repoussa ses avances. Cette manière d'agir la vexa profondément. Jamais elle n'avait rencontré quelqu'un d'aussi niais ! Elle accabla Johannes de reproches puis s'en alla, le cœur plein de rage. Toutefois, le garde ne fut pas affecté par l'attitude de Vanessa. Une fois seul, il resta dans le jardin, à humer l'air vif du soir et à goûter le délicieux silence qui l'entourait.

Johannes se lassa très vite du tempérament emporté de Vanessa et de son égoïsme. Son manque de pudeur et son amour propre finirent par l'exaspérer de manière irréversible. L'agacement du garde fut à son comble lorsque Vanessa, qui aimait médire des autres, se mit un jour à critiquer la famille Reynans et, plus particulièrement, Flora. Celle-là devait bien s'amuser avec son compagnon de toujours, le violoniste vieux jeu. Elle était persuadée qu'ils ne devaient pas se borner à jouer ensemble de la musique ni à se regarder dans le blanc des yeux. Ah ! Cette Flora pouvait bien faire sa sainte-nitouche en allant à l'église. Personne n'était dupe. Johannes fut irrité, voire blessé, de l'entendre parler ainsi de mademoiselle Reynans. De plus, Vanessa s'attaqua aussi à l'honneur de M. Reynans. Elle réussit même à faire douter Johannes, durant un court instant, qui chassa au plus vite ces suspicions malsaines. Il ne pouvait pas cautionner tant de calomnies et manifesta son indignation. En guise de réponse, elle désapprouva son aveuglement et sa naïveté. Enfin, Vanessa se mit à émettre toutes sortes de reproches à l'encontre de Johannes. Elle employait des mots vulgaires et méprisants qui résonnaient dans l'esprit du garde, s'y répandaient comme du fiel et finissaient par assombrir son âme. Elle était indignée par son attitude, qu'elle prenait pour de l'incapacité et de la faiblesse. Elle ne connaissait pas un seul homme qui avait refusé d'aller de l'avant avec elle. Cependant, Johannes, qui n'était pas susceptible, ne s'offusquait pas. Il savait que Vanessa se trompait lorsqu'elle le qualifiait d'incapable ou d'insuffisant et il ne ressentait, en aucun cas, le besoin de le lui prouver. Il restait tranquille avec lui-même. Par contre, son tempérament, généralement courtois et posé, s'usait en se frottant à celui de Vanessa. Il devenait de plus en plus désobligeant. Son côté sarcastique, qu'il n'aimait pas et combattait souvent, commençait à s'exacerber auprès de cette femme. Mais, lorsqu'il lui adressait des sentences sardoniques, elle ne savait pas riposter du tac au tac, s'empêtrait dans des phrases maladroites. Johannes ne put s'empêcher de comparer Vanessa à Flora qui l'avait un jour déconcerté avec sa répartie et sa façon de trouver les mots justes pour le réduire à quia.

Johannes rompit cette relation pesante qui n'avait duré que peu de temps. Pourtant, la belle cavalière, qui s'était sincèrement attachée à Johannes, souffrit de cet abandon et le lui fit savoir.

Lorsque Johannes fut libéré de ce joug, une citation surgit dans son esprit : « Un seul être vous manque et tout est repopulé ». Il se creusa un moment la tête pour retrouver l'auteur de cette phrase... Il se souvint enfin. Jean Giraudoux... « Un seul être vous manque et tout est repopulé »... Puis il en vint à songer à sa mère, professeur de français, qui lui avait donné le goût de la littérature et de la langue française.

Johannes renoua avec sa solitude qui, finalement, l'accablait beaucoup moins que cette idylle superficielle et sans fondement. Son cœur s'accordait avec le temps serein. Les prémices du printemps appelaient des jours meilleurs, à travers une profusion de verdure naissante et de ramages euphoriques. Et les mois à venir s'annonçaient radieux.

VI. Une étrange découverte

Johannes, monté sur Zéphyr, atteignit les confins du domaine et emprunta un chemin qu'il n'avait encore jamais exploré. La végétation, de plus en plus foisonnante, envahissait, de part et d'autre, la sente dans laquelle il s'était engagé et empêchait le cavalier de continuer. Il mit pied à terre, saisit la longe, attacha le cheval à une branche souple, mais solide, située en hauteur. Il lui murmura quelques mots affectueux avant retourner sur le chemin envahi d'arbustes touffus, qui le mena dans un sous-bois dense et sauvage. De vigoureuses clématites, entremêlées de ronces pendantes, l'empêchèrent d'aller au-delà. Avec son couteau pliant, il se mit à couper les lianes récalcitrantes. Il écarta ensuite, avec un bâton, une partie de la végétation, qui retombait devant lui en un rideau de ramures grisâtres. Il le traversa bien vite et continua sa marche. Les plantes inhospitalières lui griffèrent le visage et s'accrochèrent à ses vêtements. Le sentier longeait un abîme plus ou moins profond qui, brusquement, se mit à descendre. Le garde vacilla, lâcha son canif qui alla se perdre au fond d'un vallon humide et ténébreux. L'objet, en touchant le sol, émit un bruit métallique qui interpella Johannes. Il scruta le repli du terrain ombrageux et aperçut le couteau qui était tombé sur un glauque tapis où se détachaient de larges tâches grisâtres, semblables à de la roche. Johannes dévala le versant abrupt pour se retrouver au milieu de ronces et de pruneliers où l'on avait pratiqué une trouée. Un passage étroit menait vers une curieuse cabane que l'on devinait à peine, enfouie sous une luxuriante végétation. Johannes grimpa sur le toit, tapissé d'un lierre vigoureux. Il aperçut le couteau, posé sur une tôle ondulée grise, légèrement inclinée, que les lianes n'avaient pas recouverte. Il récupéra l'objet puis alla se placer devant le portillon, en partie caché par un voilage de clématites dénudées. Il fit tourner la poignée, rongée par la rouille, mais la menuiserie résista. Elle paraissait cependant fragile et vibrait au moindre appui. Le garde donna un grand coup de pied au milieu de la porte. Il réussit à l'ouvrir et pénétra dans un antre obscur. Son pied heurta un objet mou, piqué d'aiguilles, qui gisait sur le sol. Il le ramassa, le palpa, l'examina furtivement, le jeta dans un coin, saisit sa lampe de poche et inspecta les lieux. Il découvrit, stupéfait, tout un équipement du parfait braconnier : un grand nombre de collets, ainsi que des cages, dont certaines contenaient des ossements d'animaux... Le garde resta un instant immobile. Qui avait bien pu transporter ces accessoires disparates en ce lieu si difficile d'accès, dissimulé dans la végétation ? Il décida d'inspecter de plus près cet amoncellement d'objets sinistres. Il avait été embauché pour surveiller les terres de M. Reynans et il avait le devoir d'en savoir davantage. Il se saisit des cages, posées les unes sur les autres, les plaça au hasard sur le sol et examina hâtivement les ossements qui avaient surtout appartenu à des renards. Après avoir dégagé un tas de ferraille et de grilles, il aperçut un grand coffre en métal, attaqué par la corrosion, qu'il eut du mal à ouvrir. Lorsqu'il y parvint, il tomba sur une vieille carabine posée sur une sorte de cassette, coincée tout au fond, enveloppée d'un film transparent en matière plastique. Johannes attrapa la boîte, s'assit sur une malle en bois et défit l'emballage qui cachait un épais dossier en carton décati, de couleur brune. Celui-ci contenait un grand nombre de documents qui appartenaient à la famille Reynans et concernaient le domaine des Sylves de Flore : des actes notariés, dont certains étaient très anciens, stipulant l'achat de parcelles par les aïeux de M. Reynans, des procès-verbaux, des descriptions de

transactions diverses, des plans de la maison de maître et d'autres pièces d'une grande importance. Le garde, de plus en plus étonné, resta une dizaine de minutes à examiner ces papiers.

Que signifiait tout cela ? Cette cabane étrange, camouflée au pied d'un coteau humide et embroussaillé, rempli d'objets suspects, dans laquelle étaient cachés des dossiers qui auraient dû, en toute logique, se trouver chez M. Reynans, n'inspirait rien de bon. Johannes replaça les documents dans l'épaisse pochette cartonnée et les emporta avec lui. Lorsqu'il se retrouva à l'extérieur, il scruta les alentours, quand il aperçut un sentier qui montait pour rejoindre de hautes futaies. Il alla dans cette direction, gravit le coteau, dépassa des bornes en pierre, qui indiquaient la limite de la propriété, et atteignit une majestueuse hêtraie-charmaie, calme et dépouillée. Il décida bien vite de revenir sur ses pas, redescendit au fond du vallon, se retrouva devant la cabane puis se mit à grimper afin de reprendre le chemin qui le mènerait jusqu'à son cheval. En relevant la tête, il vit la silhouette de l'homme énigmatique et fuyant qu'il avait, en vain, tenté d'arrêter les jours précédents. Celui-ci lui se mit à lui lancer des cailloux, ainsi que des morceaux de bois, qui passèrent tout près de ses oreilles ou vinrent s'écraser sur sa tête. Johannes réussit, malgré cette attaque, à remonter bien vite au niveau du sentier. Il chercha du regard l'homme qui avait disparu. Il ressurgit une dizaine de mètres plus loin, sous la forme d'une silhouette incertaine qui se mua aussitôt en être de chair. Grand et maigre, il portait des vêtements sombres et usés. Ses yeux bruns, enfoncés dans un visage creusé, lancèrent des regards réprobateurs à l'encontre de Johannes. Mais, au lieu de prononcer des paroles virulentes ou d'arborer une attitude agressive, il prit soudainement la fuite, comme à son habitude. Johannes eut l'étrange impression que ce singulier personnage possédait le pouvoir de passer à travers les arbres et les fourrés de la sombre forêt.

Le garde alla trouver aussitôt M. Reynans dans la maison de maître et lui fit part de sa découverte. Il lui remit la cassette qu'il avait récupérée dans la cabane. Lorsque celui-ci reconnut le dossier, il fut saisi de stupéfaction. Il feuilletait, d'un geste machinal, les documents, dont certains étaient fort abîmés. Puis il alla s'asseoir derrière son bureau, posa un coude sur le meuble, une main sous le menton, et s'adressa au garde :

— Johannes, je vous dois beaucoup. Voilà neuf ans que ces documents ont été étrangement dérobés... Et vous venez, par miracle, de les retrouver. Et l'emploi du mot miracle n'est pas exagéré. Comment avez-vous fait ? Je suis persuadé que vous avez été guidé par une main invisible ! Je ne pourrais jamais vous témoigner ma gratitude autant que je le voudrais. Je suis rempli de reconnaissance vis-à-vis de toute votre personne. Je vous remercie infiniment.

Le classeur contenait toutes les archives de la famille Reynans. Des titres de propriété, des registres avec des indications sur la surface des terres acquises au fil du temps, des plans ainsi que diverses pièces, qui dataient parfois de l'Ancien Régime, se succédaient, rangés dans cette vieille chemise cartonnée. M. Reynans expliqua à Johannes qu'un incendie avait détruit le bâtiment des archives communales durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, depuis qu'on avait dérobé ces fameux documents, il ne possédait aucune preuve quant à l'acquisition progressive des terres par ses aïeux. Et voici que Johannes venait soudain de lui restituer ces précieux témoignages.

Johannes conduisit M. Reynans sur les lieux de la découverte. Celui-ci inspecta l'intérieur de la cabane, dont il ne connaissait pas l'existence, tandis que le garde scrutait d'un œil furtif les moindres recoins. Il prit, d'un geste machinal, la balle de laine piquée

de deux aiguilles qui était posée sur le sol et l'intriguait. Lorsque M. Reynans vit l'objet, il fronça les sourcils :

— Ce que vous tenez dans vos mains ne me plaît pas du tout. Nous allons très vite nous en débarrasser. Nous ferons un bon feu dans lequel nous le jetterons...

Johannes observait son employeur d'un air décontenancé. Il n'aurait jamais imaginé que cet homme, si digne et peu enclin aux futilités, pût se soucier de détails matériels si insignifiants. Il osa demander :

— Pourquoi vous inquiétez-vous à cause de cette bagatelle qui ne veut rien dire ?

— Parce qu'il me semble qu'elle provient de quelques rites obscurs. Il faut donc qu'elle soit détruite. Je ne suis pas superstitieux, mais je suis prudent.

Le garde continua :

— Puisqu'on aborde le sujet, que pensez-vous de cet homme bizarre qui erre sur votre propriété ? Je vous en ai déjà parlé. Justement, il a l'allure d'un sorcier. C'est probablement lui qui a construit cette cabane, pour y cacher tout ce bric-à-brac, avec vos papiers, qu'il a d'ailleurs dû voler. Il a dû pratiquer lui-même ces rites qui vous déplaisent tant. Le jour où j'ai découvert la cabane, il était là et il n'avait pas l'air d'apprécier ma présence.

— Je ne sais pas s'il a construit lui-même cette cahute. Par contre, je le crois incapable de venir chez moi pour voler les documents. Malgré tout, je ne peux l'accuser sans preuve... L'avenir nous donnera, je l'espère, des éclaircissements sur cette affaire. En attendant, continuez à surveiller le domaine comme vous le faites.

Johannes resta perplexe. Il se demandait ce que pouvaient bien signifier tous ces évènements dont le sens lui échappait.

Quelques jours plus tard, alors qu'un petit vent douceâtre poussait avec mollesse des nuages cotonneux, éparpillés dans le ciel, Johannes, monté sur Zéphyr, se laissa conduire par un spacieux chemin, qui s'en allait vers l'ouest, au-delà des étangs et du domaine des Sylves. Il franchit un vieux muret, emprunta une route constellée d'ornières. Après un bon moment, il arrêta sa monture devant une maison lugubre, flanquée d'une haie de pruneliers et de poiriers sauvages. Johannes contourna ces végétaux, s'engagea sur une allée pavée qui longeait la bâtisse, se retrouva bien vite de l'autre côté de la modeste demeure. Des touches de lumière dorée, qui filtrait à travers les denses frondaisons d'un chêne multi-centenaire, oscillaient sur la sombre façade. Soudain, le garde entrevit, derrière une fenêtre, le faciès perfide d'un homme en train de l'observer. Stupéfait, il reconnut l'être fuyant à l'attitude énigmatique, le présumé possesseur de la cabane. Il fixa la croisée qui cachait en partie cette figure. Mais le visage s'évapora pour ne laisser qu'un décor obscur et sans relief. Le cavalier, étonné, scrutait l'intérieur ténébreux de la pièce lorsqu'un froissement de feuilles, mêlé à des soupirs sarcastiques, retentit derrière lui. Il regarda en direction des fourrés, mais ne vit personne. Johannes examina une dernière fois la maison dont les fenêtres étaient encadrées par des volets en bois noirci et fort abîmés. Puis il fit aller son cheval au grand trot et s'en retourna par où il était passé. Arrivé dans les prés du domaine, il fut accueilli par des souffles amicaux qui semblèrent se muer en voix humaines. Johannes se persuada qu'il s'agissait du bruit de l'air qui glissait sur son visage et frôlait ses oreilles, pendant que Zéphyr galopait maintenant avec impétuosité.

FIN DE L'EXTRAIT